

Internet existe-t-il en dehors du social ?

Par Aurélien Berthier*

Après un détour par la relation que pouvait entretenir internet avec le champ politique et surtout le champ économique (Analyse 28 – L'autonomie d'internet), il convient à présent d'aller plus avant dans les pratiques et les représentations du réseau afin d'en déterminer l'autonomie vis-à-vis du champ social.

QUAND LA TECHNIQUE MASQUE LE CULTUREL

À de nombreux égards, des traits, que l'on pense communément nés avec internet, lui préexistent. Ce qui s'est sans doute passé, c'est une certaine correspondance entre des tendances sociales de fond et des possibilités techniques qu'ont offertes une grappe d'innovations rapidement appelées NTIC (Nouvelles technologies de l'information et de la communication). Comme le signale François Ascher, « *les technologies ne sont pas des objets étranges à l'origine mystérieuse : ce sont des produits de la société (...) inventées, développées et mises en œuvre en fonction des dynamiques qui animent l'évolution de cette société.* »¹ On peut citer certaines de ces évolutions sans prétendre être exhaustif.

L'instantanéité de la circulation de l'information :

Le traitement télévisé de la première Guerre du Golfe marque symboliquement le moment où l'objectif n'est plus d'informer le plus vite possible *après* que fut survenu un événement mais devient de médiatiser l'évènement *pendant* qu'il se déroule. L'information a lieu en même temps que l'évènement. C'est la logique du direct qui voit l'urgence triompher aux dépens de l'analyse. CNN, Euronews, France Info... Bref, les « en temps réel » et « dépêches » des sites d'actualité, qui caractérisent l'information sur internet, ne font que suivre la tendance à l'immédiateté des « en direct », « flash spéciaux » et tous les « on vient d'apprendre que » de la radio et de la télévision.

Le souci de visibilité :

L'injonction à la visibilité (et son corollaire la peur d'invisibilité associée à une inexistence sociale) prédomine dans notre paysage mental. Cette injonction où chacun se préoccupe désormais de rendre visible l'action menée de façon à capter l'attention, se développe à partir des années 60 avec le souci de présentation de soi. Il prend son envol dans les années 70 et 80 et la diffusion des médias de masse. L'arrivée d'internet la renforce et se situe dans le cadre d'un ensemble discursif et événementiel qui le dépasse largement (de l'exigence de « transparence » à la télé-réalité ou à l'installation de caméra de surveillance dans les rues...).

Les nouvelles pratiques de lecture :

Les manières de lire sur internet correspondent à l'injonction « Je lis ce que je veux » que les historiens de la lecture ont vu poindre dès les années 60 et qui s'est accentuée ces 30 dernières années. Ce phénomène, lié à la crise des structures institutionnelles et idéologiques qui soutenaient l'ancien « ordre de la lecture » (Ecole, Eglise, Culture progressiste et démocratique) résulte de l'augmentation du nombre des lecteurs (grâce à l'alphabétisation de masse), d'un accès facilité aux livres et d'une demande plus anarchique et moins cernable qu'auparavant. Bref, les manières de naviguer sur internet, de collecter les documents de nature très variable (textes, images, vidéos) selon les sujets désirés (mais aussi les hasards du surf), de constituer soi-même son propre stock de document à consulter quand on le souhaite correspondent à cet individualisme de la lecture.

La « fracture numérique » :

On peut douter de l'existence de la « fracture numérique » en tant que telle. Non pas qu'il n'y ait pas d'inégalités dans la possession des outils techniques, les abonnements à des fournisseurs de flux et aussi dans les savoir-faire mobilisables pour utiliser au mieux ces outils : elles sont légions. Sur 100 belges, 60 ont un accès à internet c'est-à-dire que 40 n'en ont pas, principalement des personnes à faible revenu. Et même si ce chiffre tend à diminuer continuellement, on s'aperçoit que la possession d'un ordinateur et d'un accès internet ne suffisent pas, et l'on parle de « fracture numérique au second degré ». Il s'agit des inégalités dans la maîtrise des compétences permettant l'usage optimum d'internet (maîtrise de l'ordinateur, du langage, compréhension de base de l'architecture du réseau, de l'anglais ...).

Si on se permet donc d'affirmer que la fracture numérique n'existe pas, c'est, qu'au regard des études statistiques, cette inégalité « numérique » résulte en fait d'inégalités sociales préexistantes qu'elle vient simplement redoubler. La « fracture numérique » ne s'avère être qu'un ensemble de disparités nationales et internationales qui se superposent, au gré des diverses « fractures » : économiques, sociales mais aussi linguistiques, éducatives et culturelles ou encore énergétique. Elle ne saurait dès lors se résoudre par une solution spécifique (par exemple : subvention pour l'achat d'un ordinateur, cours d'informatique) mais bien par une prise en compte et un traitement de tous les facteurs qui la créent c'est-à-dire de l'ensemble des inégalités socio-économiques à commencer par la pauvreté.²

DES USAGES MULTIPLES

Loin d'être un homme unidimensionnel une fois sur le réseau, « l'internaute » possède une existence sociale qui influe sur son usage d'internet. Claude Poissonot, sociologue des

usages, le rappelle à la suite de Michel de Certeau : « *De même que les pratiques de lecture ne sauraient se résumer à l'ensemble des pratiques que les supports rendent possible, de même, les internautes n'exploitent pas la totalité des usages possibles d'internet. Ils se concentrent sur certains et en oublient d'autres. (...) Chaque groupe social d'utilisateurs investit la technique à partir de ses attentes, désirs ou habitudes. Chaque public investit certains usages et en délaisse d'autres. Internet forme une source supplémentaire pour la différenciation sociale.* »³ Il en résulte des pratiques très différenciées des différents outils internet. La simple présence et disponibilité d'outils ne nous dit rien des usages qui en sont faits. On a trop tendance à confondre les possibilités techniques avec les usages effectifs. Ce que l'on peut faire en théorie sur le réseau avec ce que l'on y fait en pratique. Comme si tous les individus connectés à internet multipliaient les blogs, ouvraient une page Facebook, Twitter et LinkedIn, ne s'informaient plus que par flux RSS et mettait en ligne leurs films de vacances sur YouTube.

Les discours sur internet veulent trop souvent unifier des pratiques différenciées, morcelées et réalisées par des individus ou groupes d'individus aux situations sociales très diverses et aux intérêts et motivations extrêmement variées.

UNE INSCRIPTION DANS LE SOCIAL

Depuis sa massification, internet s'est vu investi de représentations sociales contradictoires. Elles se rapportent notamment à l'identité sur le réseau et aux usages de la communication et de l'information.

Ainsi, d'un côté, on ne serait pas le même sur internet, l'anonymat, les possibilités de travestir son identité, permettraient une expression auparavant empêchée par des contraintes sociales. D'un autre côté, les

possibilités accrues de surveillance, le recul de la frontière de la vie privée nous ramènerait plutôt vers toujours plus d'obligation à la transparence.

Ainsi, d'un côté, on y serait enfin authentique car exposé, de l'autre, en pleine mise en scène de soi car en représentation contrôlée dans un espace public.

Ainsi, internet peut s'avérer autant un lieu de diffusion des informations et de la diversité de leurs sources que celui des rumeurs, de la propagande, de la désinformation ou même d'une surinformation finalement stérilisante.

Ainsi, d'un côté, on agirait sur internet de manière tout à fait différente que dans la vie « offline », on y expérimenterait de nouvelles manières d'être et de faire sur le mode répété d'une « révolution permanente ». De l'autre, on ne serait finalement pas si loin de la « vraie vie » puisqu'on utiliserait internet en complément ou à la place de pratiques déjà existantes, suivant des déterminants socioculturels toujours prégnants.

Au sujet de ce dernier point, il semble nécessaire de ne pas séparer l'usage d'un médium et le reste de ses activités. Internet n'existe pas dans une sphère indépendante des autres champs. Des sociologues ont déjà largement repéré que sur internet on tend à reproduire ce qui appartient déjà à la socialité et à ses habitudes. Par exemple, les personnes qui lisent les quotidiens imprimés auront davantage tendance à lire les journaux en ligne. Les mélomanes, souvent grands acheteurs de disques, téléchargeront beaucoup de musiques en mp3 etc.

Par ailleurs, pas plus qu'au téléphone, pas plus que plongé dans un roman, on est séparé du reste de sa vie lorsqu'on est sur internet. Ces activités en ligne restent éminemment sociales et s'imbriquent avec le reste de sa vie : on parle de ses dernières découvertes de sites avec ses amis, on parle des dernières

vidéos en circulation sur le web, les emails ou le chat prolongent ou initient des échanges en face-à-face...

Sur internet, on trouve avant tout des documents. On est bien face à un média documentaire fait de « pages », de fiches, de fichiers de toute nature. On procède soi-même (dans la limite des cadres fournis par les logiciels et les protocoles techniques) au montage et au mode de consultation de ces documents. Parfois, on co-écrit ces documents (par exemple : un chat s'écrit à deux, un forum en groupe, un commentaire rajoute du texte à un texte écrit par un autre auteur). Ces consultations et ces pratiques d'écriture se réalisent dans le cadre de dynamique sociale : on s'imagine des autres derrière l'écran, on attend leurs réponses, on espère des dialogues et réactions. Elles se réalisent dans différents environnements, ambiances et moments éminemment sociaux (en cachette ou exposé, seul ou à plusieurs, au travail, au café, chez soi, pour soi, pour les autres).

De plus, notre navigation et nos actions sur le réseau se déroulent entourées, motivées par des affects qui trouvent leurs racines dans la vie en société : volonté de savoir, colère, satisfaction de voir qu'on a fait réagir, sentiment d'omniscience, sentiment d'obligation à répondre aux pressantes sollicitations des « Réagir » ou « Donnez votre avis ». Mais aussi l'ennui d'une dérive de site en site lorsqu'on ne sait pas ce que l'on cherche. Ou encore la frustration, quand son sujet de forum ne « prend pas », que ses billets de blogs ne sont pas consultés ou pas commentés, quand on ne trouve personne avec qui chatter. Dans ce cas-là, comme le note le sociologue Frédéric Pailler : « *Retour à la réalité, je suis seul devant mon écran* ».

LA TECHNIQUE EST SOCIALE

Internet intervient globalement en complément de pratiques sociales et d'une socialité plus globale. Une vie passée totalement sur internet n'existe pas ou serait considérée comme pathologique. Elle a besoin de s'alimenter du vécu et d'autres champs de l'activité humaine.

Internet n'est donc pas un champ autonome qui existerait en dehors des rapports sociaux mais bien au contraire, il s'inscrit dans le social. D'un côté, les caractéristiques qui lui sont attribuées ont souvent une cause sociologique extérieure à lui (bien que son apparition les renforce). De l'autre, les pratiques et les usages de ce média sont liés sinon conditionnés par des représentations sociales et cultures d'appartenance (bien que la culture internet qui se développe avec ces pratiques provoque en retour des modifications dans la perception du média).

Il convient de ne pas oublier que, à l'instar de toutes techniques, les NTIC font moins évoluer les hommes qui les ont créés qu'évoluer avec eux.

¹ In Le Nouvel Observateur, Hors-série juin-juillet 2006, « Vivre branché »

² In « La diversité culturelle et la pluralité linguistique dans la société de l'information », conférence régionale Europe-Amérique, Bucarest 7-9 novembre 2002, Atelier du vendredi 8 novembre, p. 7.

³ In « Usages et représentations d'internet », Claude Poissenot, 1999, p13, <http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/21/58/HTML/index.htm>

* *L'auteur : Aurélien Berthier, Chargé d'études à Présence et Action Culturelles*

